



Rebonds

L'air du temps est favorable au mouvement surfant sur les peurs et les inquiétudes.

PS, le virus du néogauchisme

Par Michel WIEVIORKA
vendredi 14 octobre 2005

Michel Wieviorka, sociologue.

Dans les débats qui préparent le congrès du PS au Mans, la question du néogauchisme revêt une importance primordiale. Elle est interne : jusqu'où ira la gauchisation du PS, permettant à la majorité actuelle de ne pas laisser se creuser un fossé avec une minorité qui elle-même ne joue pas la radicalisation gauchisante à outrance ? Et elle est externe : jusqu'où le PS compte-t-il courir derrière des idéologies et des organisations qui, de toute façon, bien campées sur leur logique de «gauche de la gauche», ne se laisseront jamais rattraper par lui ?

On évoque constamment, et avec une complaisance qui confine à l'injustice, l'absence d'utopie, de projet, de vision du futur qui caractériserait le PS. Mais regardons ce qu'il en est sur sa gauche.

Hier, lorsque Georges Marchais relançait le terme de «gauchisme» dans le contexte du mouvement de mai 1968, les organisations d'extrême gauche disposaient de trois points forts pour affirmer leur identité. Premièrement, elles mettaient en avant une figure de référence, la classe ouvrière, qui, en se libérant de ses chaînes, devait libérer l'humanité tout entière, selon la prophétie de Marx : elles sont tout autant orphelines de cette figure que le Parti communiste, mais aussi, partout en Europe, la social-démocratie, dont le modèle ne se conçoit pas sans l'existence d'un puissant mouvement ouvrier imposant ses demandes à un système institutionnel, notamment de *welfare state*, qu'il a largement contribué à mettre en place. Elles ne peuvent plus, sinon de façon mythique et artificielle, se réclamer d'une eschatologie où le prolétariat industriel, exploité, devrait devenir dirigeant en renversant les rapports de domination.

Deuxièmement, les organisations et les idées d'extrême gauche avaient un contre-modèle de référence : le communisme, aux affaires en URSS et dans d'autres pays, et qui en France non seulement mobilisait un large électorat, mais aussi dirigeait de nombreuses municipalités, et contrôlait la CGT, alors de loin le plus important syndicat. Elles opposaient alors la pureté de leurs schémas à la corruption et au dévoiement qui selon elles caractérisaient le communisme «réel» ; et elles ne pesaient guère face au PCF, qu'elles rêvaient de détrôner un jour, et qu'elles agaçaient plus qu'elles ne le menaçaient. Aujourd'hui, le PCF est considérablement affaibli, et ses opposants d'extrême gauche dialoguent avec lui d'égal à égal, ou presque, dans des meetings communs ou comme invités lors de la Fête de l'Humanité.

Enfin, le gauchisme des années 70 pouvait sans trop de contestation interne s'organiser son mode d'inspiration léniniste, sous la direction d'avant-gardes supposées détenir le sens de l'histoire, et il préparait pour le bien de tous la Révolution et la prise du pouvoir d'Etat ce qui signifiait de sa part un profond mépris pour les acteurs proprement sociaux et culturels, sauf pour ceux-ci à se soumettre à sa logique politique. Il exigeait des militants de profonds sacrifices, au nom de la satisfaction différée que devaient apporter un jour des lendemains qui chantent. Mais là aussi, tout a changé, les avant-gardes sont mal perçues, l'idée d'un sens de l'histoire ne passe plus et les individus qui veulent s'engager en politique pour changer un monde qui, à juste titre, leur semble injuste, n'acceptent plus des comportements de subordination ou de soumission à des dirigeants qui seraient le contraire des types de relations qu'ils veulent inventer pour l'avenir. Les tensions actuelles au sein d'Attac illustrent cette remarque: elles opposent une logique d'appareil avant-gardiste et des militants qui la récusent de plus en plus ouvertement.

On aurait pu imaginer que le gauchisme, ainsi décrit, tel qu'il a prospéré dans les années 70, allait disparaître avec le déclin du mouvement ouvrier, l'affaïssement du communisme et le rejet assez général de l'avant-gardisme : il n'en a rien été. D'une part, ses organisations classiques se sont maintenues, PT, LCR ou LO. D'autre part, et surtout, il a continué d'imprégner des comportements et des idées plus diffus, mais en se transformant au point qu'il vaut mieux parler de néogauchisme.

Le néogauchisme n'a plus de figure sociale de référence, mais des identifications à toutes sortes de victimes, sans principe d'unité, sans qu'aucune vienne donner un sens général à l'action. Le prolétariat ouvrier avait une mission universelle, et un apport positif, par son travail, à la vie collective, aujourd'hui, il n'y a plus de cause centrale. Le néogauchisme, dès lors, s'identifie à toutes sortes d'acteurs qui souffrent, ici (les «sans» en particulier sans-papiers, SDF, chômeurs, etc.) ou ailleurs (à commencer par les Palestiniens), bien plus en les manipulant, concrètement, ou symboliquement, qu'en contribuant à améliorer leur situation. L'essentiel n'est-il pas plutôt d'approfondir la crise du capitalisme ?

Il n'a pas de contre-modèle derrière lequel se positionner, et sa pureté abstraite n'a pas à se confronter à de quelconques réalités qui auraient perverti une inspiration fondatrice partagée. Dès lors, il s'enferme dans des logiques hypercritiques, il dénonce et soupçonne tous azimuts, avec d'autant plus d'aisance que non seulement il n'a plus à se situer par rapport à des expériences concrètes de gestion ou de pouvoir se réclamant au départ des mêmes idées, mais aussi qu'étant nulle part aux affaires, il n'a jamais à se salir les mains. Une exception pourtant : il arrive qu'il exerce une influence réelle dans le syndicalisme. Dans ce cas, ou bien il intervient dans les luttes sociales pour les radicaliser, les engageant dans des logiques du tout ou rien le plus souvent désastreuses, comme on le voit à l'occasion de certaines fermetures d'entreprises ou de suppressions massives d'emplois ; ou bien il se limite à une rhétorique de la lutte des classes en fait au service d'intérêts catégoriels ou corporatistes, ce qui s'observe dans la fonction publique ou dans des secteurs protégés de l'économie.

Le néogauchisme, enfin, n'est pas tant organisé que diffus, il ne peut pas être porté par des avant-gardes, être mis en oeuvre par des appareils, s'appuyer sur des intellectuels organiques. Il imprègne plutôt l'air du temps en surfant sur des émotions, et en alimentant des postures de rejet et de refus qui ne s'accompagnent jamais de contre-propositions réalistes. Il ne vise pas une rupture convulsive, la prise révolutionnaire du pouvoir d'Etat, il tente de rendre impossibles les changements progressifs, les réformes, l'institutionnalisation des conflits, la négociation.

Le PS n'obtiendra jamais rien des organisations gauchistes, et ses responsables et ses militants le savent bien ; mais certains d'entre eux semblent tentés, ça et là, ou par moments, par le néogauchisme, dont la pureté les fascine. Plus ils le seront, et plus ils courront à la perte de leur crédibilité politique. S'ils veulent être aux affaires, il leur faudra mettre leurs convictions et leur sens critique au service de changements limités, de progrès dans la gestion au quotidien, de négociations aux résultats jamais entièrement satisfaisants. C'est moins exaltant que la Révolution, moins romantique que les appels au tout ou rien, moins héroïque et moins satisfaisant pour l'ego que les postures de rupture et les discours hypercritiques. Mais c'est tellement plus démocratique, responsable, respectueux de la justice et soucieux de l'intérêt général ! Hier, Lénine disait du gauchisme qu'il constitue la maladie infantile du communisme : souhaitons que le néogauchisme ne devienne pas la maladie sénile d'un socialisme en quête d'un nouveau souffle.

<http://www.liberation.fr/page.php?Article=330925>

© Libération